

Texte de présentation de Claude Fournet, conservateur du Musée de l'Abbaye Sainte-Croix, aux Sables d'Olonne, pour l'exposition consacrée à François Lunven du 18 décembre 1971 au 28 février 1972

« Nous avons préparé ensemble cette exposition comme une étape essentielle sur une voie où François Lunven s'échappait pourtant de plus en plus souvent, comme pour nous défendre de le suivre. Aussi, lorsqu'il nous montrait une toile, un dessin, une gravure, *en juste retour d'abîme*, c'était son rire, sa joie naïve à explorer une nouvelle fois (à travers nous) ce qu'il désignait dans les signes par une condition *commune* et *inventée* de son espoir dans l'acte du peintre : ce qui n'était pas consacré à l'œuvre à faire l'était à son commentaire, c'est-à-dire à la poésie, tant le vertige qui l'acculait à *produire* trouvait sa contrepartie dans le surgissement prophétique qu'il entendait situer. On ne comprendrait d'ailleurs rien à une telle sensibilité si l'on n'ajoutait aussitôt la maîtrise qui la portait. Les œuvres de François Lunven sont techniquement une des tentatives les plus cohérentes de ce temps. La *perfection* du travail – le seul critère sur lequel son intransigeance se voulait absolue – sa précision n'avaient d'égal que sa liberté. L'avenir dont il rêvait devait conjuguer ces deux dimensions. Pourtant, tout en lui laissait pressentir un espace trop vaste, une tension trop forte. L'écartèlement – ce qu'autrement François Lunven appelait *entropie* -se confondait à la limite avec une dimension où l'univers devait craquer. Au contraire de l'état de décomposition de la plupart des tendances actuelles de la peinture, la résistance qu'opposait Lunven, souvent confondue au déchirement, cherchait à indiquer la transmutation, le point de la métamorphose. Vers un autre monde ? Il est toujours prématuré de le dire. Du moins, si je me souviens de mes dernières conversations avec Lunven, une préméditation vers l'accomplissement d'un nouvel état de l'humain, une foi inévitable en une autre solution, comme régénérée par un corps souffrant et joyeux – et qui réintroduirait dans cet autre corps malade de l'occident la valeur occultée, ésotérique, religieuse d'une totalité. Je ne fais que transcrire ici maladroitement ce que me disait François Lunven. Il me semble d'ailleurs que les tableaux parlent dans la limite à partir de laquelle le poème conjugue l'exil. Même si c'est pour avoir voulu être le poète d'une nouvelle intrusion du signe que peut-être Lunven est mort.

L'« interruption » eut lieu dans la nuit du 18 octobre, alors que je l'attendais au Musée des Sables d'Olonne pour déterminer l'ordre de l'accrochage. Il avait vingt-neuf ans. Nous n'avons rien changé à l'exposition qui avait été organisée, sinon d'ajouter quelques toiles, quelques dessins qui rendent compte des articulations de sa dernière manière. Je tiens à remercier particulièrement Hélène Lunven, qui a permis, au moment le plus douloureux, que le travail que nous avons commencé puisse se poursuivre, ainsi que Bernard Noël, Alain Le Foll et Pierre Dalle Nogare qui m'ont aidé à respecter les volontés de l'artiste. »